

**Le Chemin de fer de Matadi à Tumba, —
l'Avancement, — les Etudes, — la Brousse.
— le Chemin des Caravanes.**

Du 12 au 19 septembre.

J'ai fui Matadi pendant une semaine! Matadi, cette Nouméa induisant l'imagination en des rêveries de Nouvelle-Calédonie africaine, cette chaudière de rochers où les escarpements calcinés reçoivent des averses de soleil, comme les averses de pluie, et les réverbèrent au fond par torrents. J'ai échappé quelques jours à la moiteur tropicale qui perle à la peau et, jour et nuit, sans répit, vous enveloppe d'une pellicule sudorale indéfiniment renaissante, huile de palme personnelle plus tenace et plus collante que celle dont les nègres enduisent le noir tissu épidermique dont les a disgraciés la Nature. J'ai vécu des heures rapides et laborieuses à des altitudes moins cuisantes, en des horizons plus libres

pour le passage bienveillant des brises rafraîchissantes, sur les massifs qui séparent Matadi des Pools et forment le district des Cataractes, pénétrant en wagon, à mule, à pied, jusques à deux cent cinquante kilomètres : peu de chose, certes, dans cet énorme Congo dont je n'aurais pu heurter la paroi terminale à l'Orient qu'en sextuplant le trajet total que j'ai franchi depuis la mer. Mais qui, dans cette arène immense, a fait jamais plus qu'un parcours insignifiant eu égard à l'ensemble ? Qui fit jamais plus que strier le sol de la mince gerçure d'une expédition, pareille à la déchirure d'un diamant sur une vitre ? Qui fit jamais plus que garnisonner en quelque lieu, n'étendant qu'à une faible distance le rayon visuel de ses études ? Et pourtant, même les sédentaires, même les promeneurs, eussent-ils les cerveaux les moins devinatoires, les moins aptes à juger sur échantillon et à généraliser sûrement les détails, quand ils reviennent se laisser aller à parler en maîtres et en parfaits connaisseurs. N'en est-il pas qui jamais n'y furent, qui jamais n'y iront, et qui dictent des arrêts et des oracles sur le noir empire à peine dégagé du limon de ses mystères ? Je m'encourage donc à dire ici sincèrement ce que je vis, simple passant, j'en con-

viens, mais passant attentif, ayant concentré, trois mois durant, sur un sujet unique, obstinément fixé, les forces cérébrales dont le Destin et l'Expérience m'ont pu gratifier. *N'istrai de vérité, por perdre o por morir.*

Au delà de Matadi la rocailleuse, le paysage reste sévère et dur, monotone en son ingratitude. Décidément les parures et les cérémonies de l'entrée au Congo ne sont guère engageantes pour qui rêve consommer sa vie parmi la beauté riante des choses. Au départ la voie ferrée longe le fleuve en chemin de halage et mène vers le site rébarbatif et encaissé où les eaux reprennent un relatif repos après des lieues de bouillonnement, de sauts et d'avalanches dans le défilé dantesque des rapides et des cataractes, qui s'ouvre à la sortie des Pools. Puis, brusquement, on quitte la grande vallée magistrale et l'on pénètre dans le massif par la fracture étroite et profonde où dévale l' M'Po-so, torrent coulant sur un lit d'écroulements, mouillant quelques bouquets d'arbres qui étoffent à peine les versants lépreux. Peu à peu les arêtes s'amollissent, les cimes s'affaissent en longues ondulations montueuses, et « la Brousse » prend despotiquement possession des étendues, répétant à satiété ses éléments de Savane, tristes et caractéristi-

ques : les hautes herbes ligneuses, jaunes, à cette époque de saison sèche, à l'égal de nos moissons, toisonnant partout la stérilité, chiendent gigantesque et indestructible, étouffeur de végétation. La Brousse ! Au-dessus, clairsemés, des arbres rabougris, cent fois tourmentés par l'incendie de ces steppes, hérissant à petite hauteur leurs rameaux mutilés et souffreteux comme si des mauvais jardiniers les avaient soumis à la taille savante par laquelle, si ingénument, on rend, chez nous, hideux et difformes les troncs les plus fiers. Un aspect général de verger mal soigné, dont les pommiers, les poiriers, les mûriers auraient été ravagés, disloqués, ébranchés par les vents. La Brousse ! Entre les tiges en baguettes dures des graminées, champignonnent, grises et massives, les constructions argileuses, cylindriques, à coiffure en parasol, des thermitières, établies là en tabourets dérisoires pour les voyageurs fatigués des caravanes. Quand le sol aride est fendu en crevasses ou déprimé en cuve, retenant ou retardant les eaux, des essences forestières plus nobles et plus chevelues élèvent une touffe mince de vertes plumes, où les troncs grêles, trop serrés, en concurrence pour la lumière, sont enchaînés les uns aux

autres par l'enchevêtrement des lianes, grosses autant que des cordages, tombant des cimes au ras du sol, imaginaires gymnases destinés aux clowneries des singes. Mais ces accents de vie veloutée et ombreuse ne corrigent pas l'universelle misère et la désolation des solitudes. La Brousse! Aux stations, rares, la cabane d'un blanc, quelques huttes pour ses collaborateurs noirs, plantées sur le sol dévasté dans le délabrement prompt et inévitable des installations provisoires, au milieu d'un parvis de détritrus malpropres, haillons, tessons de bouteilles, débris de boîtes à conserves, ordures de tous genres qui semblent ici l'accompagnement obligé et lamentable de tout séjour européen. Et ainsi, de kilomètre en kilomètre, d'horizon en horizon, sans changement, avec un entêtement de loqueteux cheminant sa misère sans jamais s'interrompre, jusque Tumba, durant douze heures de route. La Brousse!

C'est dans ce désert triste et sourcilleux, dans ces Hautes-Fagnes, que se déroule la route ferrée! Je l'ai suivie, à l'aller et au retour, en sa serpentaison étonnante de cent quatre-vingts kilomètres, entraîné dans son rythme singulier de grand reptile étendant sur les roches et les terrains sauvages, par les

renflements et par les creux, au-dessus des cours d'eau et du lit des torrents, l'allongement fabuleux de son corps en ruban. L'œuvre a une force et une grâce de témérité élégante qui la doue d'une beauté esthétique. Elle épouse les difficultés et le mauvais vouloir des sites avec la bonne humeur, la sûreté sans extravagance et la désinvolture des combinaisons habiles résolues à ne rien brusquer, à ne rien heurter de front, à tout résoudre par l'ingéniosité et l'adresse. Elle accroche la voie aux parois presque verticales qu'elle échancre d'une longue mortaise, elle la débobine sur le flanc des versants en bande de tapis souple, formant des lacets, des contours, des arrangements en cravate d'une surprenante hardiesse, repliés sur eux-mêmes en des courbes qu'on eût cru impraticables. La complication de ce lacis, ses surprises, ses avancées s'achevant en brusques retours, cette virtuosité à déjouer les obstacles incessants d'un sol tourmenté où la voie droite, les courbes à grand rayon, l'allure despotique d'un chemin de fer selon la norme classique européenne, eussent exigé des tunnels formidables, des tranchées gigantesques, des remblais décourageants, des dépenses inaccessibles, enlève tout sentiment de la direction suivie et met sur les paupières

le bandeau d'un colin-maillard déroutant. Tout a été combiné pour réaliser le problème, en apparence insoluble, de transformer en chemin de fer, avec des équipes de nègres inhabiles, en un pays horriblement disgracié et revêché, le terrible sentier des caravanes dont l'indéfini calvaire, s'accentuant parfois en des montées plus martyrisantes encore, telles que celle de Palabala, jalonné de misère et de mort, abordable au seul piéton, se déroulait de Matadi à Kinshasa et Léopoldville, à travers une Lybie inhumaine.

Quand la tranchée mord le terrain d'une entaille, se révèle un sous-sol d'argile rougie par un minerai de fer pauvre et granuleux, si compact que les parois des excavations peuvent conserver la perpendicularité des murailles et que le vacarme du train concentré dans cette cage étroite fait penser aux « rues sonnantes », aux klinkende straeten de nos petites villes de province, enfermant dans leur boyau le pas sonore du passant. Des sédifications crayeuses jaspent la sanguine de cette géologie ainsi que les amandes dans le nougat de Constantinople. Un faible humus, fait du pilage millénaire des hautes herbes broussues, frange de gris noirâtre le sommet de la coupée. Sur ce fonds, que la sécheresse

semestrielle transforme en béton, n'ont pu croître les grandes forêts qui ailleurs brodent la terre congolaise de l'ornement des pompeuses verdure et l'on comprend l'inévitable permanence de la Brousse, ce mauvais poil.

Avec une agilité turbulente d'animal poursuivi, essayant d'échapper au chasseur par de multiples détours, le train fuit et évolue sur la ligne, abondante en descentes et en rampes qui continuent et doublent dans le plan vertical le dévidage reptilien des lacets et des courbes dans le plan horizontal. Le faible écartement des rails qui, loin de la vue des lieux, impose la figuration d'un chemin de fer minuscule, est ici sans influence sur l'aspect. Ce sont de lourds wagons, de lourdes locomotives qui circulent sur un appareil solide et stable; rien de cette assiette resserrée ne diminue, dans les proportions totales, l'apparence sérieuse et puissamment industrielle de l'ensemble. La base d'appui est réduite, le matériel et son équilibre ne le sont pas. Dans l'esprit, l'effort est renversé : en Belgique, il faut agir pour se figurer que ce chemin de fer est autre chose qu'un joujou vicinal; ici il faut agir pour se souvenir que l'écartement n'est que de soixante-quinze centimètres. C'est là-

dessus que le train grimpe ou dévale, ronfle et tourbillonne et valse, s'arrêtant, fumant et sulfureux, aux nombreux réservoirs en tôle vermillonnée où des noirs, moulinant une pompe, font monter l'eau des cours d'eau voisins ourlés d'arbres; c'est là-dessus qu'il côtoye avec dextérité des abîmes sans parapet, au rebord desquels on vire et on gire et on volte non sans le léger émoi d'épouvante des descentes et des remontées voltigeantes sur les Montagnes russes.

Ainsi jusqu'à Tumba, actuellement terminus de la ligne, à mi-chemin du total, campement jailli en quelques semaines sur un plateau dénudé, en pleine brousse, mémorant des haltes comme celles de Libramont ou d'Habay sur nos bruyères ardennaises. L'altitude a rafraîchi l'atmosphère. On est à plus de cinq cents mètres; la nuit, les couvertures, odieuses, insupportables, rejetées à coups de pied impatients, dans le bas pays, deviennent tolérables, et on retrouve vaguement le doux bonheur de se dorloter dans leurs plis tièdes. Mais, on vous avertit du danger de ce répit dans l'habituel mijotage. Ce changement de température est plus périlleux, assure-t-on, que la chaleur diurne et nocturne constante, et l'on apprend une fois de plus qu'en ce pays

farouche à tout soulagement, à toute beauté, correspond un péril.

Il me faut voir « l'avancement », la marche de cette ligne qui fut si laborieuse en son enfantement, la tête du Python tortueux, portée chaque jour plus loin vers le but, dévorante, résorbant chaque jour une portion nouvelle de ce sol voué jusqu'ici aux lentes pérégrinations pédestres et par étapes des caravanes épuisantes, comme jadis les mers (maintenant sillonnées par les steamers) aux nonchalantes navigations des voiliers.

Je gagne, sur un train de ravitaillement, les derrières de l'armée de cinq mille noirs qui, sous le commandement de quelques blancs, marche à l'invasion des solitudes et, pli par pli, conquiert le terrain. L'exploitation a cessé : le prolongement de la voie ne sert plus qu'au travail de l'avancée. Déjà vingt-deux kilomètres ont été ajoutés au grand tronçon originaire. J'arrive « au bout du rail ». Le coffre de la route, admirablement préparé par un détachement déjà passé plus loin, reçoit le treillis des traverses descendant des wagons et s'appliquant sur lui presque automatiquement, parmi l'activité fourmillante des travailleurs. On dirait que la voie vit ! que d'elle-même elle s'allonge, que les hommes qui sont

là n'ont d'autre fonction que de lui faciliter un déroulement qu'elle accomplit par une propre force viscérale, et qu'elle se hâte vers le point où on lui prépare un nouveau lit pour s'épancher et s'étendre.

Sur les parois verticales des tranchées, nettes comme du stuc, jaunâtres et tachées de stries pourprées, des figures gravées à la pointe du couteau, des navires, des poupées, des animaux attestant l'indestructible présence de l'Art vagissant chez ces rudimentaires. Ces mêmes dessins enfantins, je les ai retrouvés sur la porte des chim'beks dans les villages. Le tatouage barbare des visages, des dos, des poitrines, n'est-il pas, lui aussi, une attestation de cette force esthétique secrète?

Je dépasse cette première zone, où peine l'arrière-garde du travail total qui se prolonge sur trente kilomètres, faisant succéder à la pose l'aménagement du coffre, à l'aménagement du coffre les œuvres de l'infrastructure, à l'infrastructure le jalonnement, au jalonnement l'étude des passages. C'est une pyramide d'hommes et d'efforts, couchée sur le sol, finissant en pointe prussienne par le petit groupe, perdu à l'extrême avant, qui, à travers l'amoncellement des cimes et des défilés enchevêtrant leurs sursauts et leurs embûches,

se défendant pied à pied par les barrières des escarpements, des bois, des eaux, doit, avec le coup d'œil du tacticien et du manœuvrier, discerner où il faut frapper, où il faut jeter les régiments d'une de ces armées du travail, conçues par les grands esprits socialistes comme la transformation idéale des armées de guerre s'usant dans l'activité stérile des exercices ou dans l'activité sanguinaire des combats.

La nuit tropicale arrive, brusque et sournoise. Nous sommes en route à pied suivant la voie en construction. Toujours le déroulement en banderole élégante. Maintenant que tout appareil rappelant le chemin à locomotive a disparu, on se croirait dans l'allée habilement dessinée d'un parc seigneurial. A mesure que j'avance, sous la clarté aurorale de la pleine lune légèrement voilée par le tulle d'une atmosphère brumeuse, les travaux apparaissent plus rustiques et se déforment dans le fantastique nocturne. Des tranchées à demi éventrées, des pelletages en monceaux, des percées encombrées d'arbres abattus, des blocs de rocher, le désordre augmentant et épique des grandes œuvres humaines s'attaquant aux résistances de la Nature, et n'ayant pas encore atteint la paix de l'achèvement.

Sous le prestige des ombres, dans la défiguration féerique des lignes, des couleurs et des perspectives que les ténèbres translucides infligent à tout ce qui peuple ces lieux inconnus pour moi, et que, sans doute, je ne reverrai jamais, je pense à Parsifal, marchant à travers la forêt fatidique, vers le val sacré où Monsalvat dressait ses tours pieuses. Mais le but où finit ma rêveuse étape n'est pas un château fabuleux : c'est la pauvre petite « maison danoise », aux cloisons de carton, à la chambre unique, aux auvents timides, qu'on démonte, qu'on transporte, qu'on remonte en quelques heures, qu'habite, héros modeste et oublié, l'ingénieur, ermite volontaire, dont le cerveau est le moteur et le régulateur de tout le travail qui fermente à l'environ.

Une réception cordiale et simple comme au bivouac. Des causeries d'exilés. Le Congo et ses incertitudes, et ses cruautés, et ses déceptions, et ses espérances, et son charme viril, revenant en basse profonde dans cette mélodie de souvenirs. La nuit passe sans la persécution de moiteur qui, à Matadi, me faisait rêver sans interruption de Bain Turc et d'étouffement.

Dès l'aube, j'ouvre la fenêtre de ma cabane. Par exception, un lever de soleil à

grand spectacle et mise en scène opulente. Car jusqu'ici les aurores, les adorables aurores de nos pays septentrionaux, aux paresseuses et divines caresses, étaient remplacées par la morose coupole grise uniforme d'un ciel invariablement embrumé : le drame météorique des matins s'accomplissait derrière ce rideau morne. Cette fois la représentation est digne de l'Afrique grave et inclémente. De larges bandes de jaune pâle et de rouge assombri font au soleil surgissant un paysage céleste hiératique, opprimant de sa splendeur des montagnes dont le panorama silencieux forme hémicycle devant la colline nue et en cône au sommet de laquelle est planté notre infime refuge.

C'est cette chaîne alpine que maintenant le chemin de fer attaque : elle forme le rempart d'une plaine où l'avancée sera prompte, comme dans une ville investie après l'enfoncement des portes. Et vraiment nous sommes, à notre observatoire, comme un état-major étudiant les péripéties d'une bataille. En vingt points la lutte est engagée : on distingue les blessures que font les travaux d'approche, aux grandes taches jaunâtres des terrains crevés et bouleversés. Ce sont les Sénégalais, embarqués par nous à Bathurst,

qui composent le corps lancé à ces premiers assauts. Hier, au long du chemin, nous avons dépassé leurs campements de Chim'beks en paillon, groupés au hasard des sites, avec un mâtereau arboré des couleurs tricolores françaises. Car ils sont Français, ces nègres, et même, disent-ils fièrement, électeurs !

Nous descendons pour voir de plus près. En une longue promenade, nous passons de chantier en chantier, partout où ronfle l'agitation du travail. Plusieurs heures nous allons ainsi, de nœud en nœud, par les escarpements et les éventrements, par les jonchées d'arbres abattus en lesquels la forêt mutilée s'éploie. L'impression cruelle de la dévastation s'intensifie aux lieux où, récemment encore, des villages indigènes s'abritaient, cachés et protégés par d'épaisses et hautes verdure. Les habitants ont fui. Ils ont fui malgré les palabres rassurantes, malgré les promesses de paix et de bienveillance. Ils ont brûlé leurs cases en bateau renversé ; de larges plaques de cendrées en marquent la place au milieu des palmiers délaissés et des bananiers brisés. Des terreurs faites du souvenir des pilleries inhumaines, des massacres, des viols et des rapt, hantent leurs pauvres cervelles ouvertes aux fantômes, et ils sont

allés chercher dans les plis de la brousse hospitalière aux fuyards, ou derrière la frontière, en Congo portugais ou français, non encore troublés par tant de travaux et tant de rumeurs, une autre retraite, loin des routes où passent les blancs, ces fétiches funestes, et leur cortège d'habitudes énigmatiques et inquiétantes.

Peu à peu, à mesure que nous poussons plus avant, le bruissement du travail décroît et ses œuvres s'espacent. Nous entrons dans la solitude et le silence. Nous sommes sur le plateau qui couronne la chaîne. Tout est redevenu désert paisible. Le tumulte de l'industriel combat ne nous mord plus aux talons. Nous avons enfourché des mules et nous voici piétinant sur l'antique sentier des caravanes.

Car depuis Tumba jusqu'aux Pools, en attendant l'achèvement du chemin de fer, le système des caravanes congolaises fonctionne encore. Il y a deux jours nous avons fait de définitifs adieux à quelques compagnons de voyage, qui, maintenant, en accomplissent les étapes suivant une feuille de route minutieusement établie. L'âpre voie, battue à l'infini par les pieds nus des porteurs, durcie comme une aire, étend opiniâtrement son étroit galon jaune, interminable, à travers la

brousse dont les tiges, grillées par d'insuffisants incendies, noircies aux jointures semblent les piquants jaspés d'énormes porcs-épics ; dans les fonds humides, elles sont, malgré la saison sèche, restées vertes et palissadent la route de leur haut plumage, faisant penser aux venelles entre nos seigles, au mois d'août.

Incessamment nous rencontrons ces porteurs, isolés ou en file indienne, noirs, noirs, noirs, misérables, pour tout vêtement ceinturés d'un pagne horriblement crasseux, tête crépue et nue supportant la charge, caisse, ballot, pointe d'ivoire, manne bourrée de caoutchouc, baril, la plupart chétifs, cédant sous le faix multiplié par la lassitude et l'insuffisance de la nourriture, faite d'une poignée de riz et d'infect poisson sec, pitoyables cariatides ambulantes, bêtes de somme aux grêles jarrets de singes, les traits contractés, les yeux fixes et ronds dans la préoccupation de l'équilibre et l'hébétude de l'épuisement. Ils vont et reviennent ainsi, par milliers, organisés en un système de transport humain, réquisitionnés par l'Etat armé de sa force publique irrésistible, livrés par les chefs dont ils sont esclaves et qui raflent leur salaire, trottinant les genoux ployés, le ventre en

avant, un bras relevé en soutien, l'autre s'appuyant sur un long alpenstock, poudreux et sudorant, insectes échelonnant par les monts et les vaux leur processionnaire multitude et leur besogne de Sisyphe, crevant au long de la route, ou, la route finie, allant crever de surmenage dans leur village.

Ces villages, je les ai vus, habités encore, là où l'avancée de l'œuvre européenne n'est à présent qu'une vague et discrète venue d'ingénieurs isolés et inoffensifs, étudiant les passages, sans la turbulence de l'armée terrassière et l'effroi qui bruisse autour d'elle. Je les ai vus dans leur riant et idyllique décor, dans l'élégance inconsciente et l'esthétisme instinctif de leur organisme. Au milieu d'un bois, au profond d'un bois, de l'épais tissu d'un bois cousu de lianes pleurantes, unissant les cimes au sol par leurs sarmenteuses guirlandes. Les ananas foisonnent, serrés comme l'herbe. Des sentiers dessinent un labyrinthe sous les feuillures, incessamment brisés et contournés en pistes de gibier. Leurs longues torsades mènent à la clairière centrale où seuls les bananiers producteurs de fruits et les palmiers producteurs de vin que le nègre taille d'une encoche d'écoulement comme on vrille un tonneau plein, enveloppent

les cases et les ombragent de leurs aristocratiques verdure de serre chaude européenne. A l'extrémité flexible des longues feuilles empennées pendent des nids globuleux, fruits artificiels, que les oiselets ingénieux tressent et accrochent à des rameaux si frêles que les lourds oiseaux de proie, ne pouvant s'y poser, ne les pillent pas. On croirait des retraites choisies par des poètes, réalisant un rêve de vie heureuse et élégante dans une oasis enchantée. Les habitations, arcadiennes, dorment paisibles au hasard des fantaisies, harmonisant leur simplicité avec les grâces de la Nature. C'est l'Eden! C'est l'Eden et ses maternelles bienveillances, et ses douceurs bénignes et caressantes. Des papillons, orchidées volantes, des papillons dont les ailes sont des palettes de peintres-joailliers, palpitent nonchalamment leur floraison mouvante parmi la floraison végétale. Ce serait l'Eden! oui, si l'étouffante, l'accablante moiteur des tropiques meurtriers ne collait pas à la peau sa suée, à l'esprit sa lourdeur; si de ces cases qui semblent faites pour les Adams et les Eves paradisiaques, ne sortaient pas, affreux et sordides, en leur nudité sauvage, avec leur odeur de fauves, des nègres aux traits camards, aux lèvres vulvaires, aux dents carnassières, aux

regards furtifs ou farouches, aux tatouages grotesques et pustuleux, aux pieds écailleux, aux orteils rongés par les tchiques.

C'est sur les marchés, sabbats mercantiles, sur le haut des monts déserts, au carrefour des sentiers, qu'on voit le mieux ces populations séculairement stagnantes, stagnantes en une étroitesse de parois cérébrales plus resserrées que les autres races inférieures, et organiquement vouées comme elles à l'immobilité. Nous avons été en surprendre quelques-uns en leur matinal congrès. Surprendre, car aux districts encore peu troublés par l'envahisseur blanc, l'apparition des faces pâles suscite un émoi et une angoisse. Sur les routes laniériformes qui convergent vers l'aire où, autour de quelques arbres en grande tente, se tient l'assemblée, les arrivants s'arrêtent en gibier qui flaire et redoute le chasseur. Les arrivés ramassent leurs pauvres marchandises, poulets éthiques, racines de manioc, noix d'arachides, gros sel, lentilles, poissons secs embrochés en sabres avec un vague instinct de donner quelque esthétisme à cet embrochement. Les mères se redressent et rajustent leurs négrillons à cheval sur une de leurs hanches. Les agrafes de cuivre jaune, qui sont la monnaie de ces transactions

d'homme de l'âge quaternaire, disparaissent aux plis des haillons. Il faut de la palabre, des tapes amicales, des sourires bienveillants pour rassurer ce troupeau défiant aux têtes laineuses, aux membres d'ébène ou d'acajou poli. Et l'on peut étudier alors ces paysans rappelant nos plus lointains et nos plus sauvages ancêtres, destitués à jamais de la force progressive qui permit à ceux-ci, à travers les temps, de devenir ce que maintenant nous, les civilisés, nous sommes.

Ils furent vite consommés les jours où je pus ainsi, une fois encore, réaliser l'enfantin besoin de vivre en Robinson qui fermente au tréfond des imaginations aventureuses et persiste à travers la vie déclinant vers sa fin. Elle vint l'aurore où je dus tourner bride et faire les premiers pas du retour vers l'Europe. Je sentis, en imposant une dernière volte à ma mule, la pignure au cœur de ce que l'on quitte pour ne jamais le revoir, cette mort partielle échelonnée tout au long de l'existence et qui rend si divinement précieuses les affections qui persistent dans les âmes fidèles et vers lesquelles, fût-on au bout du monde, on regarde alors, phares de tendresse et d'espérance. Je refis le sentier des caravanes, je revis l'armée des travailleurs noirs en ses

combats pacifiques, je repassai par Tumba et son camp, je remontai sur le train voltigeant à travers les monts et la brousse, au milieu des nuages sulfureux suffocants crachés par sa machine, je dégringolai l'inférieure et pittoresque vallée de l'M'Poso, telle qu'une descente aux enfers, je retrouvai les vastes paysages fluviaux du Zaïre majestueux et traître, je redescendis dans la chaudière de Matadi, je retrouvai le *Léopoldville* rumorant du bruit de ses treuils, je rentrai dans mon étroite cabine comme un oiseau fatigué au colombier.
